

Musinga Mwa Tiki

Le Pays des Mirages

Korhogo, la légende du Guérisseur

Vol.1



Extrait Officiel



A large, solid red circle is centered on the page. Inside the circle, the text is written in a white, serif font.

Extrait officiel
Spécimen interdit à la
vente
32 pages

©2021 Ekima Media
4, rue de la République 69001 Lyon
www.ekima-media.com

Crédits couverture : Maduta ma Úti

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

Musinga Mwa Tiki

Le Pays des Mirages

Vol. 1

**Korhogo, la légende du
Guérisseur**

Roman

EKIMA MEDIA
Hommes de Kédura
HDK

Note de l'auteur

Le Pays des Mirages, saga qui se décline en sept partitions musicales ou volumes a pour cadre géographique et historique, la Côte d'Ivoire. Pays phare, véritable vitrine des réalisations postcoloniales dans la sous-région d'Afrique de l'Ouest, la Côte d'Ivoire, malgré son histoire récente faite de conflits inter-ethniques au nom d'intérêts économiques et d'une quête de pouvoir aux ramifications complexes, demeure à mes yeux l'un des plus beaux pays qu'il m'ait été donné d'habiter.

Je me souviens de ses peuples, de ses paysages, de ses parfums, nulle part ailleurs retrouvés, avec une poignante nostalgie. Lorsque les Anciens me donnent à voir et à entendre les différentes histoires d'*Ailleurs*¹ que je devais transposer *Ici* dans notre réalité, j'étais loin d'imaginer que je mettrais autant d'années à les transcrire.

La réception de la fiction qui s'appuie sur des faits historiques a commencé lors de mon second séjour à Abidjan, en 2002.

1. Les Histoires d'*Ailleurs* sont une rubrique de *Lidé* ou *L'Incontournable d'Ekima*, manuel de référence accompagnant certains de mes romans. *L'Ailleurs* est composé d'images, de sons, de visions qui constituent la source d'inspiration de mes écrits. Cette matière ne devient palpable et ordonnée qu'à partir du moment où elle se cristallise *Ici* dans notre monde en s'insérant dans le vécu des peuples choisis par les Anciens.

Ma rencontre, la même année, avec celle qui est aujourd'hui ma sœur, mon amie, allait me permettre de définir, selon les indications des Anciens, le cadre géographique des intrigues.

Je dois souligner qu'au cours de mon premier séjour dans ce pays (1992-1997), j'avais déjà reçu des Anciens, une autre *histoire ivoirienne*, publiée pour sa première partie en 2008 sous le titre de : *À l'ombre des anacardiens, la malédiction de Thaliba, vol. I*¹.

Je n'ai pas choisi Gagnoa pour ancrer l'histoire d'*Ailleurs* dans le sol ivoirien. Gagnoa s'est imposée à moi, quand les Anciens, à travers ma rencontre avec une digne fille de cette ville, me montrèrent que cette terre bété portait la graine en germination d'une idéologie nouvelle, capable de susciter des sentiments nobles aux générations futures. Pourtant, ce grain enfoui dans la glaise immatérielle des aspirations à peine ébauchées ne s'est inspiré d'aucun personnage existant, bien qu'à la lecture de cette saga, beaucoup soient en droit de lier le destin de l'un des personnages fictifs à celui d'un autre réel.

Je tiens à préciser qu'il n'en est rien. J'ai promis de toujours rapporter d'*Ailleurs*, les trames des histoires telles qu'elles me sont données. Bien qu'il s'agisse d'une incroyable coïncidence, la vie du véritable héros mythique qu'on ne découvrira vraiment qu'à partir de la quatrième partition, n'a aucune commune mesure avec celle d'une autre personnalité connue de la scène politique de ce pays.

Je n'ai pas davantage choisi Korhogo pour y faire naître d'autres figures fictives de la saga. Depuis 1994, date de ma

1. Ouvrage paru sous le nom de Marie No. M, publié aux Éditions AmmaWouli. Réédition en cours.

première visite dans cette ville, tout le pays sénoufo et tous les villages peuls de Boundiali ont habité mon âme au point de ne plus me laisser aucun répit. Et j'ai su pourquoi j'avais été aussi marquée par mes séjours, en voyant les différentes séquences des vies des personnages venus d'*Ailleurs*.

Korhogo et Gagnoa sont donc la base d'un triangle où Abidjan symbolise la pointe. Un triangle terriblement puissant, doté d'une énergie incompressible et porteur d'espoirs, de tragédies qui vont constituer la trame essentielle des sept partitions de la saga *Le Pays des Mirages*.

Pour celui qui ne pénètre qu'avec ce premier roman dans l'univers fascinant de NuBi, il y a, à la fin de l'ouvrage, des références bibliographiques qui faciliteront son immersion dans l'intrigue.

Aucun des personnages du *Pays des Mirages*, hormis la mention spéciale du premier président de la République de la Côte d'Ivoire, n'a d'existence réelle. Ces auteurs initiateurs et victimes de drames et de fortunes diverses ne sont que des principes érigés en hommes, en femmes porteurs d'idéaux, de désirs qu'ils essaieront, tout au long de leur histoire, de matérialiser. Toute la saga repose donc sur les images, les sons, venus d'*Ailleurs* et ancrés, selon le choix des Anciens *Ici* en Côte d'Ivoire.

Je ne suis qu'un canal, le *fil'* par lequel la mémoire collective des peuples passe pour révéler aux vivants les trames de vies passées et futures, de combats menés ou à venir et qui constituent donc les intrigues des ouvrages *Ici*.

1. Musinga Mwa Tiki, nom de l'auteur signifie dans sa langue le Fil Précieux.

À ce titre, c'est toujours humblement que je m'incline devant l'esprit ancestral de chaque peuple, afin que mon immixtion dans le vécu séculaire des populations mentionnées, tout au long de cette saga, me soit concédée. Je prends véritablement plaisir à parcourir ces destins venus d'*Ailleurs* et qui, grâce aux Anciens, donnent vie aux personnages d'*Ici*.

Remerciements

L'histoire d'*Ici* doit sa cohésion physique et matérielle à toute une palette de personnes rencontrées lors de mes deux grands séjours en Côte d'Ivoire. Je ne saurais mieux les remercier qu'en leur offrant dans ce récit d'*Ailleurs*, la part réelle de ce dernier.

Mes remerciements vont naturellement...

À Hortense Aimée Dagaré épouse Coulibaly, mon amie, ma sœur qui m'a fait pénétrer l'âme *Bété*.

À Maïmouna Ouattara, où que tu sois, sache que tu occupes toujours une place dans ma mémoire. Tu as su si bien me parler de ta double culture *sénoufo* et *dioula*.

À Rachel Zidago et à sa grand-mère Nkolo Bosseba, pour le partage de votre âme *Dida*.

À Néné Lou, oui ! Avec toi j'ai parcouru le pays *Gouro* depuis Zuénoula jusqu'aux forêts de Gohitafla ! Ah ! Néné Lou ! Que ton masque si pur, ton masque si vivant protège à jamais les secrets merveilleux de cette terre bénie des dieux.

À Ghislène et Brigitte Gnamba, mes amies, mes sœurs qui furent mes toutes premières lectrices et qui m'écoutèrent durant des jours où je leur livrais la trame de *Larigaton* et *Le Pays des Mirages*. Avec vous j'ai vogué sur les eaux de

Sassandra et bien plus loin, entre mer et lagune, j'ai respiré l'odeur de mes ancêtres *Avikam* à Grand-Lahou.

À Raymond Ezané et à son épouse Lydie Catline, pour ces moments uniques passés en votre compagnie.

À mon frère et ami, Oumar Fagnan Coulibaly pour ma naissance dans la matrice séculaire sénoufo. Merci !

La liste est bien plus longue ...

*Ikaora Ban*¹

*Univers Jirakuŋ, système planétaire d'Ita Rundi
Planète Urdérya, Hémicycle des Anciens, mars 2013*

J'avais été de nouveau ramenée dans leur monde. Il me suffisait, pour m'en convaincre, de fixer mon regard sur l'hémicycle qui me faisait face. Et sur les premières marches, je les voyais occupés à échanger ces propos qui m'étaient à présent si familiers. Des propos qui s'imposaient toujours à moi avec force, sans me donner d'autre choix que celui de les transcrire. Seulement la traduction même de leurs mots relevait d'une vraie gageure. Écoutons-les me livrer une de ces discussions à la fois incompréhensible et illogique, du moins de mon point de vue.

— *Jeune Petite* ! N'oublie pas que nous t'entendons penser!

— Oui donc ! Nous t'entendons penser de loin et de près. Quand tu dors et quand tu t'éveilles. Quand tu meurs et quand tu ressuscites.

Ceux qui venaient ainsi de s'exprimer se nommaient, pour le premier, *Ancien des Jours de Tourmente* et le second était *Ancien des Causes Perdues*.

1. Terme Jiran qui signifie l'Avant histoire, de *Ikaora* l'histoire et *Ban* l'adverbe avant. Les Anciens nomment ainsi nos rencontres qui posent le contexte de leur transmission transformée en ouvrages.

Il n'y avait pas à proprement parler d'esprits plus hermétiques que ces douze personnages qui hantaient mes nuits et mes jours depuis mon enfance. Il m'a fallu plus de trente ans pour que j'aie le courage de parler d'eux.

— Je sais que vous m'entendez penser même quand je meurs, répondis-je d'un ton fort ironique.

L'Ancien des Jours de Tourmente libéra un son rauque, ni rire ni ricanement.

— Elle sait toujours tout, cette *Jeune Petite*, dit-il avant de se tourner vers ses pairs. Pourquoi l'avons-nous mandée ?

Oui ! C'est cela : mandée. Pourquoi passais-je la moitié de ma nuit à écouter ces esprits me *tourmenter* par leurs propos pas toujours sains ?

— *Jeune Petite* ! Nous sommes dans *Le Pays des Mirages*. Situe-le selon ton inclination. Il y a dans cette histoire un Septentrion que tu devras nommer. Il y a aussi un *Méridion* jadis peuplé d'éléphants.

— *Un Méridion* peuplé d'éléphants ! Vous voulez dire méridional, c'est bien cela ?

— Nous avons dit *Méridion*. Oui *Méridion* et cela nous agrée ainsi. Un *Méridion* jadis peuplé d'éléphants. Choisis trois autres points cardinaux et situes-y les principes que tu te plairas à transformer en personnages.

L'Ancien des Jours de Tourmente se tut soudain. Aucun de ceux qui l'entouraient ne rompit le silence qui finit par s'installer. Je me livrais à une réflexion frénétique tout en tâchant de mémoriser le plus d'indices possible pour la transcription de ce récit.

— Tout *Méridion* a un *Septentrion*. Voilà qui sonne mieux à tes oreilles, *Jeune Petite*. Tout génie est une forme de folie. Et tu refuses toujours de céder à la folie.

L'*Ancien des Causes Perdues* s'avança vers moi. Il ne se départait jamais d'un froncement de sourcils qui formait un triangle sans base n'incitant nullement au rire. Au demeurant, croyez que les Anciens conservaient une solennité certaine aussi bien dans leurs propos que dans leurs attitudes. « *Les Causes Perdues* » n'était plus qu'à quelques mètres de moi. Il me dévisageait sans sourire, bien entendu.

— Il serait fort utile que certaines lignes lui soient imposées pour cette mémoire à restituer. Je suggère que nous lui rendions la dextérité de ses doigts pour des partitions d'un genre particulier.

La proposition fut accueillie par des sons unis traduisant l'approbation générale au projet. Pour ma part, je me gardais de poser des questions. J'avais appris les leçons de notre *passé* et *futur* communs. J'affichais autant que me le permettait ma pitoyable maturité spirituelle, une attitude bien compassée. J'avais pourtant l'impression que ces douze paires d'yeux m'observaient et se moquaient bien de moi.

— Une partition musicale. Cette idée est adoptée. Rendons-lui les doigts souples et ouvrons-lui l'oreille droite, afin qu'elle reçoive ce qu'il faut pour jouer.

Maturité, l'*Ancienne* quatre fois femme accompagna son intervention d'un simple hochement de la tête.

« *Les Jours de Tourmente* » approuva :

— *Jeune Petite* ! Nous t'invitons dès maintenant à *partitionner*. Que sais-tu des partitions ?

— Je suis ignorante.

— Que sais-tu de la musique de tes Ancêtres ?

— Je suis ignorante.

— Ces réponses sont fort justes. Voici les instruments à *partitionner*...

— Des instruments à *partitionner* ?

— Absolument ! Tu te lieras d'amitié avec *Dame Kora* et *Noble Balafon*. Jèmbé est un commerçant futé et fort léger. Celui-là, tu devras l'inciter à ne te donner que le meilleur. Méfie-toi de ses sonorités galvaudées. Garde-toi de l'inviter à toutes les partitions. Accorde plus d'attention à *Dame Kora* et à *Noble Balafon*. Il n'y a plus rien à dire. Tu peux te réveiller.

Prologue

Introduction à la Première Partition de *Le Pays des mirages* avec son livre 1 : *La Légende du Guérisseur*.

Nous sommes à Korhogo.

Ils ont dit : *Méridion*, pays jadis royaume des éléphants. Un seul pays s'est imposé à moi : l'actuelle Côte d'Ivoire, qualifiée de *Pays des Mirages* par Arthur Pétanki¹.

Allons-y et jouons la Première Partition.

Ko-rho-go en clé de Fa

La lé-gen-de du gué-ris-seur en clé de Sol.

Fa-si-la

Do-mi-sol-la

Fa-ré-mi

En cadence avec *Dame Kora* et *Noble Balafon*.

Nous sommes dans la décennie 60 et les pays du *Méridion* de Kédura² exécutent tous une seule danse.

Celle des *Indépendances*.

Leurs leaders ignoraient alors qu'*In* refuserait la cohabitation avec *Dépendance* la grande gagnante de ces *Indépendances* n'ayant jamais vu un seul jour libre sous le ciel toujours gris de Kédura

Pourtant, au rythme des *cha-cha*, des *mérenгуés*, des salsas et des rumbas ... nos pères et nos mères ont transféré

1. L'un des personnages principaux de la saga.

2. Nom du continent africain, en langue Jiran, selon les Anciens.

dans leurs pieds le combat pour l'émancipation.

Émancipation !

Ah ! Que ce mot sonnait alors doux comme un rêve au pays de Faro !

Émancipation !

Il y avait dans ces syllabes plus qu'un rêve béni, une aspiration à reproduire encore et encore les codes hérités des puissances colonisatrices.

N'ayons pas peur des mots et tordons-les selon notre inclination.

Je joue ici une partition libre.

Je *partitionne*

Je sépare.

J'assemble.

Je détruis ici pour construire là-bas.

Que Kora et Balafon s'emparent de cet espace !

Que Jèmbé et autres percussions apportent la note émancipée bien secondée par les guitares, trompettes et saxophones.

En avant !

Le bal est ouvert à Korhogo ...

Voici des principes érigés en autant de personnages issus de la mémoire ancestrale témoin silencieux, mais point inactif de la longue nuit des dieux de la Kédura.

Le bal est ouvert à Korhogo...

Première Partition

Korhogo
La légende du Guérisseur

CHAPITRE 1^{er}

Un vent de poussière s'était levé juste au moment où les deux véhicules pénétraient dans la ville de Korhogo. Emmanuel Alexandre Dagaré, installé à l'arrière, saisit la poignée et remonta sa vitre, autant que l'usure du mécanisme le lui permettait. Son ami Ousmane Konaté, aux côtés du conducteur, se tourna vers lui.

— Nous arrivons dans une dizaine de minutes. Prends ton mal en patience. Les réjouissances sont au rendez-vous et tu oublieras vite les tracas de ce voyage.

— Tracas ! Tu appelles ce périple infernal, tracas ! C'est la dernière fois que je m'embarque au fin fond du pays en ta compagnie. Une journée entière à se frayer un chemin dans un sentier creusé de nids d'éléphants. Ce n'est pas un voyage ! C'est une descente aux enfers !

— Je dirais plutôt une montée vers le paradis terrestre de ce jeune et beau pays !

— Et modeste en plus ! Peu m'importe que tu considères ton village comme un éden. En ce qui me concerne, je n'effectuerai plus jamais un tel trajet, même si tu me proposais tout l'or du monde.

— Tu exagères toujours tout, Dagaré. Tu n'es qu'un intellectuel des villes, délicat malgré ta taille de colosse. Tu me déçois, mon ami !

L'intellectuel des villes émit un grognement de colère, mais ne répondit un mot. Konaté, un tant soit peu vexé par la réaction de son compagnon peu sensible à la beauté de

Korhogo, reprit d'une voix acerbe.

— Tu n'es qu'un intellectuel des villes ! Tu ne comprends rien à la dynamique paysanne. Et sache, monsieur, que le cœur de ton peuple bat à l'intérieur de ce pays ! Tu es là pour tes talents d'orateur ! Si tu refuses de jouer ton rôle, à quoi vas-tu donc me servir ?

— Je ne refuse pas de débiter à ces braves planteurs le discours qu'ils espèrent de nous. Mais je n'imaginai pas qu'il me fallait dépenser une telle énergie pour arriver dans ce village perdu !

— Village perdu ! Dagaré, tu dépasses les bornes ! Tu parles de ma ville, que diable !

— Depuis quand es-tu de Korhogo ? s'enquit le jeune homme d'un ton ironique.

— Depuis ma conception et c'est tout comme ! Korhogo est le village de ma mère. Cela me suffit ! Ne me pousse pas à bout, autrement je pourrais me passer de toi !

— Je te rappelle que sans moi, il n'y aurait pas de campagne.

— Voilà donc une raison suffisante pour que tu cesses cette vaine provocation ! Admire ma ville et vois comme elle est belle.

— Il ose appeler cela *une* ville. Même la brousse de mes ancêtres est plus hospitalière que ce village.

Ousmane Konaté éclata de rire. Dagaré était son meilleur ami, son frère, son associé et son compagnon de luttés depuis leurs plus jeunes années de lycée. Ensemble ils obtinrent de l'État français des bourses d'études supérieures et passèrent huit ans à l'étranger. Dagaré s'était spécialisé dans la gestion financière des entreprises et Konaté était l'un des tout premiers banquiers de son pays.

C'est au Quartier latin qu'ils poussèrent leurs cris de joie à l'annonce de l'indépendance de la Côte d'Ivoire. Ils revinrent au pays quatre mois plus tard. Jeunes, ambitieux, idéalistes, ils étaient déterminés à franchir les plus hautes marches de la réussite sociale.

En février 1961, Ousmane Konaté revenait avec son ami dans sa terre natale. Korhogo aux senteurs de l'harmattan qui s'attarde çà et là. Les flamboyants arborent leurs parures exubérantes. Les frangipaniers mêlent leurs essences et leurs couleurs le long d'une route de latérite, roses, blanches, jaunes ; un peu plus loin, des manguiers ombreux au feuillage ocre inciteront d'ici quelques mois les enfants à la maraude.

Korhogo est belle. Mais Dagaré, enfant des villes, n'est pas d'humeur à apprécier cette majesté toute simple. Il fulmine. Il grogne. Il n'en peut plus de respirer les parfums indescriptibles de la ville haute. Il marmonne des menaces voilées sans pour autant entamer l'enthousiasme de son compagnon qui préfère le sourire moqueur à une joute verbale. Dagaré n'est pourtant pas irascible. D'ordinaire il est d'un calme exemplaire. Il faut donc dire à sa décharge que plusieurs heures d'un voyage pittoresque ont eu raison de sa réserve naturelle.

Emmanuel Alexandre Dagaré Ange avait tout reçu des mains bienveillantes de la Mère-Nature. Il avait un physique parfait, une intelligence expressive et une volonté inébranlable. Il voulait posséder la vie et le pouvoir pour lui allait de soi. Dagaré avait vingt-sept ans et occupait un poste de haut cadre dans la grande Compagnie Café-Cacao. Ousmane Konaté, de trois ans plus vieux, n'avait pas la prestance de son ami ni sa vivacité d'esprit.

En revanche, il était doté d'un bon sens que bien de

vieillards dans son village lui enviaient. Il avait la parole mesurée et manifestait à l'égard de ses semblables une bienveillante attention.

Les deux jeunes hommes revenaient d'Europe avec un esprit cartésien à toute épreuve et une forte propension à rejeter tout ce qui dans leur tradition pouvait les amener à se soumettre.

C'est dans leur vie affective qu'ils différaient l'un de l'autre. Dagaré n'avait pas la beauté du diable. Ce qui est beau ne peut en aucun cas être qualifié de diabolique. Emmanuel Alexandre Dagaré était un spécimen rare. Les hommes et les femmes en tombaient indubitablement amoureux, mais pour des raisons différentes. Les premiers l'appréciaient pour ses qualités morales essentielles aussi bien assorties à son physique avantageux. Quant aux secondes, il n'est d'aucun intérêt de décrire leur folie obsessionnelle pour ce jeune homme charmant.

Oui, charmant, il savait l'être et il était doté d'une très grande séduction. Sa vie amoureuse était parée de belles couleurs éphémères, ponctuée de liaisons sans lendemain, pleine de passion et de crises, de cris et de larmes. Il avait une réputation de briseur de cœurs. Et ma foi, il les brisait fort bien. Car aucune de ses anciennes compagnes n'aurait pu le taxer d'inconvenance. Il les respectait jusqu'à l'extinction de sa flamme. Il leur donnait l'impression d'être celui qui souffre intensément et sans jamais perdre de vue le sens des réalités, il se détachait sans à-coups, sans un mensonge, sans un éclat.

Konaté était l'homme d'un seul cœur, d'une seule étreinte. C'est dans le village de sa mère qu'il avait déniché la moitié de sa vie.

Selon ses propres termes, Maïmouna était une aube interminable qui ne finissait jamais de se lever. Il l'avait épousée dès son retour. Konaté jurait de ne porter ses regards ailleurs que sur le visage d'ébène poli de sa femme. Il promettait de ne poser sa tête que sur ses cuisses satinées et de ne respirer que l'odeur invariable de sa peau au parfum de beurre de karité si cher à ses souvenirs.

Konaté emmenait Dagaré dans le village de sa mère.

Un quart d'heure plus tard, les voitures s'immobilisèrent sur la place immense. Emmanuel Alexandre avait l'impression d'avoir avalé plusieurs kilos de poussière. Ses vêtements avaient perdu de leur tenue impeccable, un inconvénient qui n'arrangeait pas son humeur. Il mettait un point d'honneur à paraître toujours habillé de manière irréprochable. Il s'extirpa de l'habitacle non sans peine et suivit son ami.

Ils étaient attendus.

Une importante délégation d'hommes leur fit un bon accueil qui rendit à Dagaré son sourire. Il serra des mains et répondit aux formules de politesse. Oubliant ses soucis vestimentaires, il reprit son rôle d'orateur et quelques minutes plus tard, il donnait son avis fort apprécié à l'assemblée.

La campagne s'annonçait sous de meilleurs auspices. La visite des différentes infrastructures de la ville prit une bonne heure et se termina dans les locaux du lycée récent.

L'après-midi était déjà fort avancé. Le soleil s'inclinait et ses lueurs inscrivaient sur la terre rouge des motifs sombres. Thiétén Ouattara se tenait bien droite derrière le directeur de son école. La jeune fille tâchait de contrôler sa respiration afin de ne point faillir au devoir qui lui incombait de souhaiter la bienvenue à son illustre oncle et à ses non moins prestigieux invités.

Konaté était le fils aîné de sa grande tante.

Celui qui était parti en France.

Celui qui avait réussi.

Celui qui parlait un français aussi élevé que le mont Korhogo.

Thiéten Ouattara voulait suivre les traces de son oncle. Elle serait donc la première femme médecin de son village et pourquoi pas de son pays ! Tous ses professeurs s'accordaient sur son intelligence, sur sa grande beauté aussi.

Ces deux atouts ne faisaient pas forcément bon ménage. Les uns la voulaient simplement belle, femme et apte à donner la vie. Les autres se contentaient de la suivre du regard, d'émettre des commentaires sur sa précocité et sur cette perspicacité qui, décidément, n'arrangeait pas les nombreux prétendants à l'affût, depuis qu'ils la savaient pubère.

Thiéten Ouattara avait dix-huit ans. Si elle était en Seconde à cet âge, cela tenait à une simple raison : son père avait oublié de l'envoyer à l'école. Et il fallut l'intervention d'Ousmane Konaté pour qu'elle fût inscrite aux bancs du savoir. Malgré ce handicap, Thiéten avait mis du cœur à apprendre et à combler ses lacunes.

Dotcha Ouattara consentait volontiers à ce qu'elle fit de grandes études. Konaté s'était, quant à lui, engagé à les prendre en charge. L'avenir de Thiéten était donc radieux. Elle aimait son jeune oncle, qui pour consolider leurs liens familiaux lui avait expressément demandé de l'appeler par son prénom. Elle le considérait donc plus comme un grand-frère qu'un oncle. À chacun de ses séjours, il s'enquérissait avec beaucoup de sérieux de ses projets et il lui rapportait toujours un cadeau utile : un livre, un dictionnaire, des stylos ou des cahiers.

La jeune fille était tout à son devoir de souhaiter la

bienvenue aux étrangers. Outre Dagaré, il y avait aussi le secrétaire général de la section politique du Nord, l'un des directeurs du cabinet du ministre de l'Économie natif lui aussi de Korhogo et deux autres personnalités. Thiéten Ouattara n'osa pas lever les yeux de son discours. Après l'échange des salutations, le directeur lui fit signe d'avancer. Elle obéit.

Vêtue d'une jupe plissée bleue qui dévoilait ses jambes bien moulées et d'un chemisier blanc, elle apparut à Emmanuel Alexandre Dagaré comme une exquise créature. Il la regarda, ébloui par sa fraîcheur et sa simplicité. Pourtant, Dagaré n'avait jamais eu d'inclination à aimer les adolescentes. Mais dans le cas précis, ce fut comme s'il admirait pour la première fois une femme.

Son regard parcourait la fine silhouette sans pouvoir s'en lasser. À quoi pouvait-il attribuer ce subit émoi ? Était-ce à son teint clair, si chaud, si curieux, eu égard à ses origines ? Ou alors à cette chevelure abondante, elle aussi exceptionnelle pour une femme de son pays ? Thiéten Ouattara était un mélange authentique de sénoufo, de peul, de targui et d'un autre sang venu d'ailleurs, au-delà des frontières septentrionales du continent africain. Et ce métissage était parfait.

Thiéten accomplit son devoir avec efficacité sans s'émouvoir apparemment. Son directeur et ses professeurs étaient fiers de sa prestation. Ousmane Konaté aussi. Dès qu'elle se tut, on l'applaudit avec sincérité et elle esquissa un sourire incertain sous l'œil attentif de Dagaré. Jusqu'alors, il n'avait pas réussi à croiser son regard. Loin donc de soupçonner le trouble de son ami, Konaté s'avança vers sa nièce, lui saisit la main et l'amena vers ses compagnons. Il la présenta à chacun d'eux et n'oublia pas de mentionner ses exceptionnelles capacités.

On la complimenta pour sa diction et on lui souhaita une réussite totale dans ses études.

Quand l'heure du départ arriva, Ousmane appela Thiéten.

— Les cours sont finis pour aujourd'hui ! Allons, je t'emmène à la maison ! Emmanuel !

Dagaré qui s'entretenait sans grand intérêt avec l'un des professeurs s'excusa auprès de ce dernier pour répondre à l'appel de son ami. Il vit alors la jeune fille et hâta le pas.

— Thiéten, j'aimerais te présenter une seconde fois ce monsieur tiré à quatre épingles ! C'est mon meilleur ami. Je t'en ai déjà parlé. Voici donc Emmanuel Alexandre. Alex, serre la main de notre futur docteur ! Ma nièce Thiéten se destine à la médecine. Nous devons l'aider à y parvenir.

Dagaré prit de nouveau la main tendue et la garda plus longtemps dans la sienne. C'est avec bonheur qu'il riva enfin ses yeux dans ceux remplis d'innocence de Thiéten Ouattara qui tomba d'un seul coup sous le charme de ce séducteur. Avait-il seulement suivi les explications de son ami ? Dagaré n'écoutait que les exigences de son cœur et celui-ci lui disait que cette jeune fille avait été créée pour sa félicité.

Il la voulait.

Il la voulait envers et contre tout.

Il était prêt à y mettre le prix.

Dès la fin de la réception clôturée par un grand dîner, Dagaré aborda le sujet épineux avec son ami. Konaté ne le prit nullement au sérieux et lui répliqua d'un ton cinglant.

— Je ne te connais pas ce genre de goûts ! Laisse ma nièce en paix et consacre-toi à notre campagne.

— La campagne est finie et nous avons convaincu tous ceux qui devaient l'être. Nous avons même reçu plus de soutien que prévu. De grâce, écoute-moi ! Que faut-il pour

obtenir la main de ta nièce

Ousmane Konaté se leva vivement de sa chaise. Assurément, il était étonné par la question de son ami.

— Alex ! Ne plaisante pas avec un tel sujet ! Tu ne peux vouloir épouser une jeune fille que tu as vue il y a à peine quelques heures ! D'une part, je te rappelle qu'il s'agit de ma nièce et d'autre part, elle est très jeune et j'entends bien qu'elle termine ses études ! Alors, abandonne cette idée ! Je ne suis pas d'accord !

— Et moi, je suis amoureux.

— Amoureux, dis-tu ? Ce n'est que la énième fois que tu te crois amoureux. Parlons justement de ta manie de tomber amoureux. Parlons donc de Germaine. Parlons aussi de Sophie : un mois d'existence dans ta vie. N'oublions pas Akissi, et plus récemment Berthe. Et tu voudrais que je te donne ma bénédiction pour séduire ma Thiéten ? Ma nièce et qui plus est dans la maison de nos parents ? Si c'est la fin de notre amitié que tu veux, tu as bien choisi le prétexte pour y arriver.

Dagaré ne lui répondit pas. Il connaissait assez son ami pour estimer que celui-ci était en colère. Konaté quitta la cour sans un regard en arrière. Dagaré regagna lentement le bungalow dans lequel il devait passer la nuit. En y pénétrant, il fut surpris d'y trouver Thiéten. La vue de la jeune fille raviva la flamme qui consumait sa raison. Il y avait encore l'écho des paroles de Konaté dans sa mémoire.

— Bonsoir monsieur ! Je vous ai apporté une lampe...

Elle avait une belle voix qui tremblait un peu. Il avança d'un pas. Elle tenait la lampe et le halo de lumière éclairait son corps à présent drapé d'un boubou ample de toile tissée rouge et blanche. Comme elle demeurait indécise, il comprit

qu'elle attendait certainement de lui une approbation. Il s'empressa de la remercier pour sa sollicitude. Alors elle déposa la lampe sur la table basse, lui souhaita une bonne nuit et se sauva dans la nuit.

Dagaré toujours immobile essayait de comprendre. Quelque chose d'étrange était en train de le posséder. Il subissait malgré lui un sortilège. Ses sens s'assoupissaient comme sous l'effet d'un puissant soporifique. Il essayait vainement de comprendre ce qui pouvait l'attirer en cette fille qu'il ne connaissait même pas. Il voulait comprendre pourquoi des minutes plus tôt, il avait proféré une double insanité : le mariage et l'amour. Et il *comprendait* l'exaspération de son ami. N'avait-il pas acquis une réputation de séducteur que n'intéressaient ni l'amour ni le mariage ?

Pourquoi donc avait-il affirmé qu'il était prêt à convoler par amour ?

Deux jours plus tard, Dagaré quitta Korhogo sans avoir résolu cette question. Ousmane Konaté égal à lui-même ne revint pas sur le sujet. Il ne pouvait s'agir que d'une mauvaise plaisanterie. Le voyage de retour fut moins éprouvant. Les deux amis retrouvèrent Abidjan avec un plaisir évident et chacun reprit ses activités.

CHAPITRE 2

Dagaré observait l'évolution d'une charrette tirée par quatre hommes. Les porteurs se lançaient des encouragements mutuels. Ils tiraient avec force, avec détermination, sur leurs charges, absorbés dans leur ouvrage. Dagaré de sa fenêtre riva le regard sur le chargement : des troncs de bois épais, dont le transport aurait nécessité plus que la puissance de huit bras d'hommes. Il accorda encore quelques secondes aux forcenés avant de se détourner. Sur son bureau, le rapport qu'il devait remettre à son président attendait d'être visé. Emmanuel Alexandre était un haut fonctionnaire détaché au sein d'une société d'exportation de café et de cacao, première entreprise possédée en grande partie par un natif du pays.

Pierre Atta avait travaillé pour l'administration française pendant vingt ans. Considéré comme un homme instruit, il avait occupé différents postes dans les colonies de l'Afrique occidentale. Excellent stratège, il tira profit de tous les avantages que lui offrirent ses fonctions.

Avec une apparente facilité, il élargit, au fil des ans, ses acquis fonciers et ses avoirs dans les établissements bancaires de l'époque. Et lorsque les trompettes de l'indépendance claironnèrent, Pierre Atta était devenu l'un des hommes les plus fortunés de la Côte d'Ivoire.

Admirateur inconditionnel de la civilisation occidentale, il n'en vit que les avantages et collabora avec la France, autant que le lui permirent ses aptitudes. Les administrateurs surent lui témoigner leur reconnaissance.

Sa société avait donc été choisie par un investisseur alsacien pour devenir une importante succursale de la maison mère basée à Paris.

Pierre Atta avait cinquante-cinq ans. Dagaré était son Directeur financier. Chaque jour, l'homme d'affaires convoquait son jeune collaborateur et lui disait tout le bien qu'il pensait de son dynamisme. C'est par Atta que Dagaré avait pénétré dans le cercle mythique et très sélectif de l'élite ivoirienne réunie autour de son nouveau président. Cette élite cosmopolite, travailleuse, ouverte à toutes les innovations.

L'avenir souriait à tous. Et tous voulaient le bonheur du peuple. Pierre Atta avait donc pris le jeune Dagaré sous sa protection. Il le guidait. Il lui prodiguait maints conseils. Celui qu'on avait surnommé le Dragon Atta n'agissait certes pas par altruisme. Il y avait une raison fondamentale à sa générosité.

N'ayant pas eu d'héritier de son épouse, il avait reporté tous ses espoirs de succession sur sa fille aînée, France Atta, jeune femme de trente-deux ans. On comprenait, en pénétrant dans son bureau, la place qu'il accordait à sa fille par l'alignement des diplômes de cette dernière sur tout un mur. France n'avait pas déçu les attentes de son père. Elle avait mené à leur terme de fastidieuses études de droit. À cet âge jeune et grâce aux connaissances de son père, elle possédait son propre cabinet de notaire.

France Atta était féroce dans toutes ses activités. De la beauté féminine, hélas, elle n'en avait reçu qu'un pâle reflet.

Elle était petite.

Elle était replète.

Elle avait le teint sombre et des cheveux drus qu'elle défrisait au fer deux fois par semaine. C'est dans ses reparties,

c'est dans sa façon d'être, de s'habiller avec une extrême élégance, c'est dans ses manières de femme du monde qu'on s'accordait à la proclamer unique. Et elle était un cœur à prendre.

Plusieurs hommes s'y étaient essayés, attirés par sa fortune et sa position sociale. Tous firent la cuisante expérience d'un échec symbolique. France Atta avait une autorité naturelle, héritée de son père, qui mettait à mal l'orgueil des hommes. Elle ne savait pas demander. Elle ignorait l'art des compromis savants. Elle n'avait aucune idée des coquetteries féminines destinées à séduire le mâle.

Dans chacune de ses relations, mademoiselle Atta s'imposait en maîtresse, profondément attachée à son indépendance. Elle commandait. Elle refusait d'être dirigée. Aucun homme n'avait jusqu'alors trouvé la faille pour ravir ce cœur de femme capricieux et indomptable.

France Atta avait donc trente-deux ans. Elle possédait la plus belle villa qui fût en ce temps-là ; roulait, fait rare pour l'époque, dans une voiture noire, conduite par un chauffeur. Elle s'habillait à Paris, parlait en public avec la détermination et l'audace d'un homme, concluait des affaires à l'échelle régionale et aimait son pays avec passion.

C'était une fervente militante.

Pierre Atta considérait sa fille comme un trésor à offrir au plus méritant de ses protégés. Emmanuel Alexandre Dagaré était bien loin de soupçonner son protecteur de telles visées matrimoniales. Que savait-il de France Atta ?

Une seule chose : elle n'était nullement la femme de ses rêves. Trois mois plus tôt, au cours d'une campagne à Toumodi, il avait été placé à ses côtés. Il comprit qu'il ne lui aurait pas fallu un grand discours pour conquérir la jeune

femme.

France Atta aimait les séducteurs parce que son plaisir consistait à les assujettir. La réputation de Dagaré le précédait. Sa haute silhouette toujours sanglée dans des costumes de bonne coupe attirait irrésistiblement les regards. Il avait une beauté farouche. Il était farouchement rebelle, profondément attaché à sa personne et s'aimait déjà trop pour pouvoir aimer une femme. Mais chaque femme entrée dans sa vie croyait l'amener à se donner tout entier dans leur liaison. Aucune n'avait encore réussi pareil exploit.

Dagaré était troublé. Il revint vers son bureau et s'astreignit à relire le rapport fraîchement tapé par sa secrétaire. Il le trouva parfait. Sa chemise sous le bras, il sortit de la pièce.

— Suzanne, mon cœur ! Vous avez fait du bon travail. Pas une seule faute de frappe. Vous vous améliorez.

L'interpellée leva les yeux de sa machine. Elle offrit son plus beau sourire à son patron. Elle l'aimait. Indubitablement. Il l'appelait « mon cœur » avec beaucoup d'affection. C'était bien la seule femme qu'il n'eût pas cherché à séduire.

— Monsieur, pardonnez-moi, votre ami est passé vous voir hier...

— Et où étais-je ?

— Vous étiez chez le président. Il a promis de revenir en fin de matinée.

— Parfait ! Retenez-le si je suis encore avec le président.

— Bien, monsieur...

Dagaré s'éloigna. Il n'avait pas revu Ousmane depuis leur retour de Korhogo. Après plusieurs heures de réflexion, il avait finalement attribué ses déclarations enflammées à une trop grande fatigue. En toute bonne foi, il espérait que Konaté ne lui tiendrait pas grief de ces moments d'égarement

sentimental. Car, tout bien considéré, Thiéten Ouattara n'était pas non plus son idéal féminin.

Elle était beaucoup trop jeune.

Elle était beaucoup trop simple.

Il aimait les femmes sophistiquées, brillantes de mille produits, parfumées avec art. Il aimait les femmes d'expérience. Et Thiéten Ouattara était encore une ingénue. Non, décidément, il n'avait pas tout son discernement, quand il déclara à son ami vouloir épouser sa nièce par amour.

Cette évocation déforma, l'instant de trois secondes, le modelé parfait de son visage. Son rictus s'accentua, lorsqu'il se souvint de l'épisode où elle s'était tenue debout face à lui, sa lampe à la main. Puis un sourire fugitif chassa la grimace. D'une main sûre, il réajusta le nœud de sa cravate, prit une inspiration et s'élança dans le bureau des deux secrétaires de Pierre Atta.

Son regard évita avec application le côté gauche où trônait la secrétaire de direction, Florence Sery. Originaires de la même ville, ils avaient entretenu une brève liaison. Le jeune homme y avait mis un terme quand il apprit, incidemment, le statut d'épouse de *madame* Sery. Depuis lors, elle lui en voulait terriblement et ne lui cachait ni son dépit ni sa haine.

Dagaré avait eu beau se montrer conciliant, Florence ne voulait pas en démordre et toute occasion lui était alors profitable pour le harceler. Elle lui avait bâti une réputation des plus exécrables et poussait sa hargne jusqu'à la calomnie. Il feignait de ne rien entendre. Quand incidemment, un de ses collègues lui rapportait ces bribes de médisances, il écoutait, mais ne disait souvent mot.

— Bonjour, mesdames ! Le président peut-il me recevoir ?

— Vous n'avez pas pris rendez-vous, monsieur Dagaré !

Contraint par ce nouveau défi, Emmanuel Alexandre se tourna vers madame Sery. Il la dévisagea et s'étonna qu'un regard de femme ayant reflété tant de passion amoureuse pût se parer d'une telle haine.

– Florence, je n'ai pas besoin d'un rendez-vous. Tu le sais. Ce rapport part à Paris dès ce soir. Alors, je t'en prie, annonce-moi.

– Vous allez donc devoir attendre ! Monsieur Atta reçoit en ce moment monsieur Rougerie.

– Dans ce cas, sois aimable. Appelle ma secrétaire quand Rougerie sera parti.

Dagaré était frondeur. Et inflexible, il n'aimait rien autant qu'affirmer sa liberté. Comme il savait Florence Sery fort montée contre lui, il profitait lui aussi de la moindre occasion pour attiser son ressentiment. L'autre secrétaire était une jolie femme, mariée et mère de deux enfants. Pour un sourire de Dagaré, elle était pourtant prête, à l'instar de madame Sery, à faillir à ses vœux de fidélité.

Le jeune homme le savait. Bien qu'il ne fût pas spécialement attiré par elle, il prenait un plaisir certain à lui montrer un intérêt poli, mais équivoque. Alors, juste avant de quitter le secrétariat, il prit appui contre le bureau de la timide Rachel Koffi et lui assura d'une voix persuasive qu'elle était en beauté. Madame Koffi avait le sourire lumineux. Elle le remercia pour son compliment et regretta qu'il n'eût pas posé ses lèvres sur sa joue. Dagaré sortit enfin de la pièce.



Retrouvez l'intégralité de l'œuvre sur notre site en
versions papier et numérique :
www.ekima-media.com

Nous avons été heureux de vous offrir le présent extrait
et espérons, de nouveau, vous revoir sur notre site.

Du même auteur chez Ekima Media



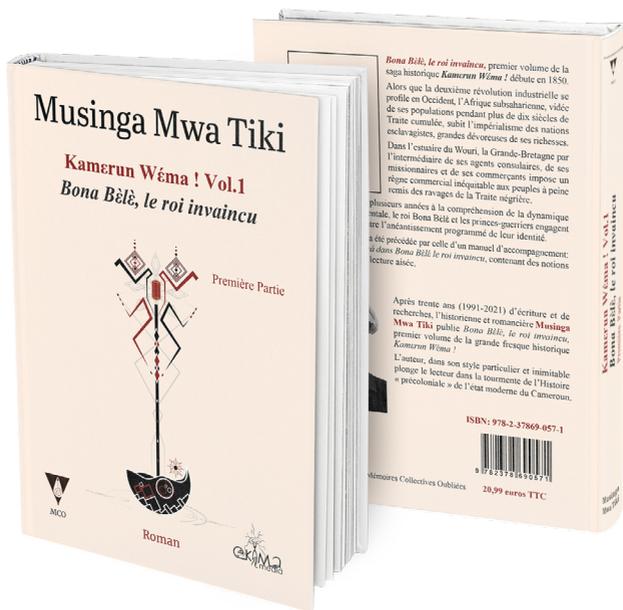
Extrait :

À ce stade de l'histoire précoloniale du Cameroun, nous ne pouvons nous empêcher de signaler l'ironie d'une situation qui, aujourd'hui, vaut aux Sává d'avoir été les premiers évangélisés de ce pays. Une véritable ironie quand on s'attarde sur la rigueur et l'hermétisme du culte *Jéngú* qui n'aurait jamais aussi vite cédé face à trois missionnaires. La mission baptiste avait fort bien choisi ses messagers, en mettant au-devant de la scène des *Noirs* face à d'autres *Noirs*.



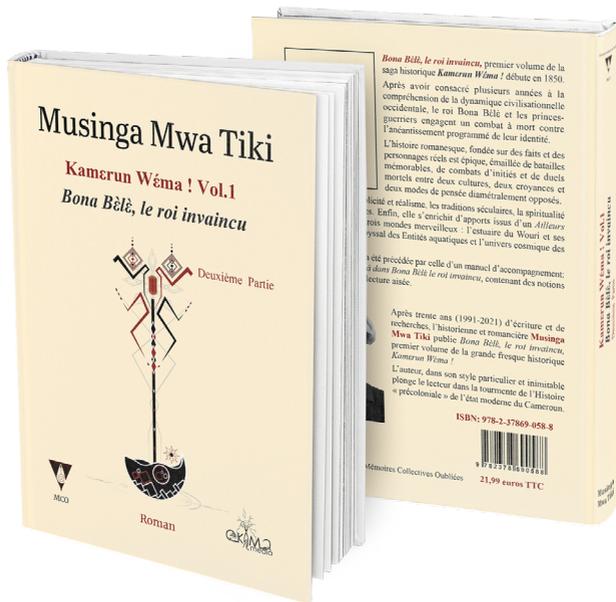
Extrait :

Après avoir prononcé ces paroles d'une voix grave, la reine mère libéra, sur le corps supplicié, le contenu d'une bouteille qu'elle avait dissimulée sous ses pagnes. Le roi gémit sourdement et se débattit avec une énergie désespérée. Sans s'émouvoir apparemment, elle continua à verser la préparation. Les gémissements se muèrent en grognements rudes. Mais aucun cri ne franchit les lèvres closes de Bona Bèlè ayant repris son immobilité malgré la douleur intenable, malgré les nombreuses indispositions qui l'incitaient à ruer encore et encore.



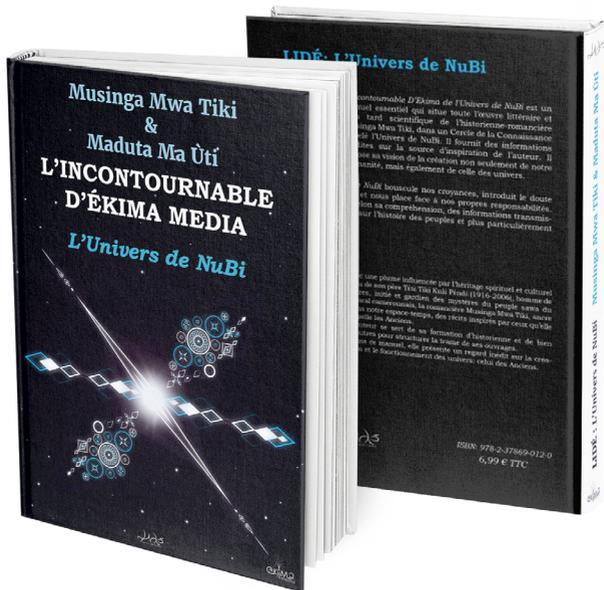
Extrait :

L'illusion et les apparences triompheront dans l'Histoire et les coupables seront ceux qui ont déporté vos peuples. Mais vous dans tout cela? Regardez-vous à cet instant précis : votre irresponsabilité m'incite à vous fermer de manière définitive les portes de mon empire. Contentez-vous de Túrú na Muduru. Donnez à cet abominable règne de l'eau les noms qui vous agréeront et continuez à vous aveugler. Car voici la malédiction qui va s'abattre sur votre peuple : votre orgueil sera multiplié par neuf.



Extrait :

Tous ceux qui ont agréé les offrandes souillées, composées de produits étrangers ne font plus désormais partie de l'*ancienne alliance*. Ils ne se sont pas contentés de consommer les alcools produits par la douleur et l'humiliation des vôtres, réduits en esclavage dans ces contrées lointaines. Ils ne se sont pas contentés d'agréer ces étoffes blanches obtenues par la souffrance des humains dans ces contrées lointaines. Ils ont aussi, comble de l'abomination, altéré leur lignée en dérobant à vos propres congénères, leur énergie solaire.



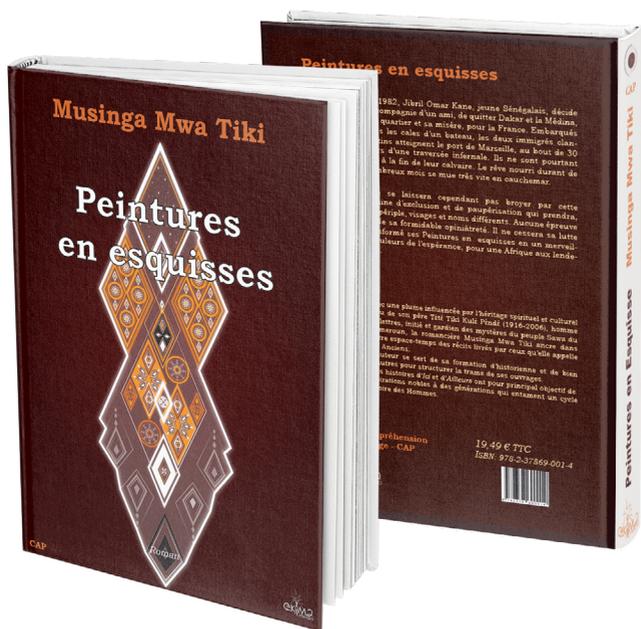
Extrait :

Si l'Un Multi-Manifesté peut être Dieu, il est avant tout énergie à l'origine de la création des univers et de toutes les Lois qui les régissent. Dès lors, envisager l'existence de ce Divin comme incompatible avec la Science et ses découvertes est pour les Anciens, une véritable aberration. Aįjaran est Science Pure et, dans ses explorations, doit pousser toujours plus loin les limites de l'entendement humain. Peut-on alors vénérer Aįjaran, l'Un Multi-Manifesté comme un Dieu ? La réponse à cette question est proprement insoutenable selon les Anciens.



Extrait :

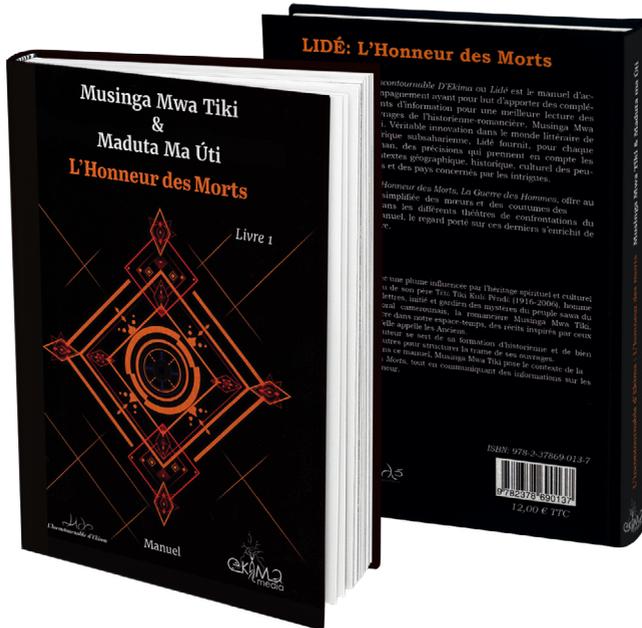
L'idée que l'humain ne soit en fin de compte qu'un animal plus évolué que ses congénères n'a cessé d'inciter les Hommes à démonter cette évidence et à pousser toujours plus loin leurs aptitudes afin de se détacher de la matière primaire, de ses désirs non moins basiques et de s'élancer à la conquête des étoiles. La réflexion existentielle, amorcée à l'aube du Temps terrestre, a donné naissance à tous les outils qui aujourd'hui forment le quotidien de l'Homme du XXIe siècle.



Extrait :

Voici Mustapha dans mes bras, tout contre moi, battu à mort, saigné et disloqué. Quand je dis: j'ai pleuré, longtemps. Ces mots brefs doivent être épelés saccadés, en de longs hoquets, la gorge nouée, le cœur exécutant une samba de la création. Je voudrais me substituer à la Mort et renvoyer des ténèbres maudites cette âme égarée dans le ciel indifférent de ce pays, la France.

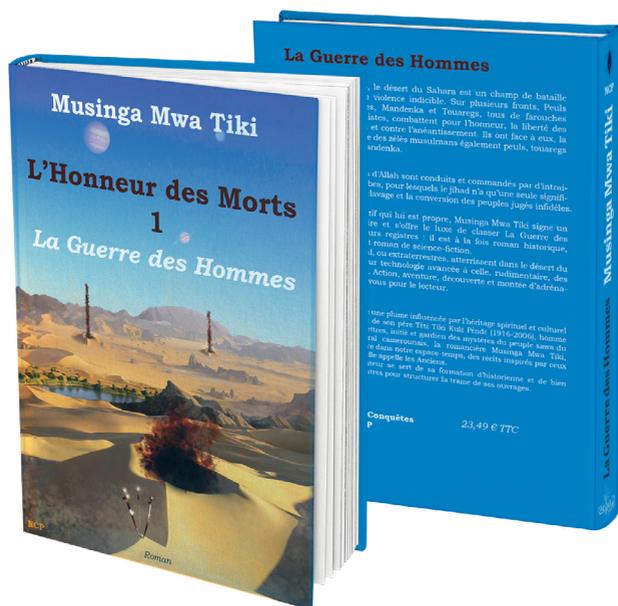
Voici Mustapha et Jibril, abandonnés. Ma mort n'est pas un doute, n'est pas une hypothèse.



Extrait :

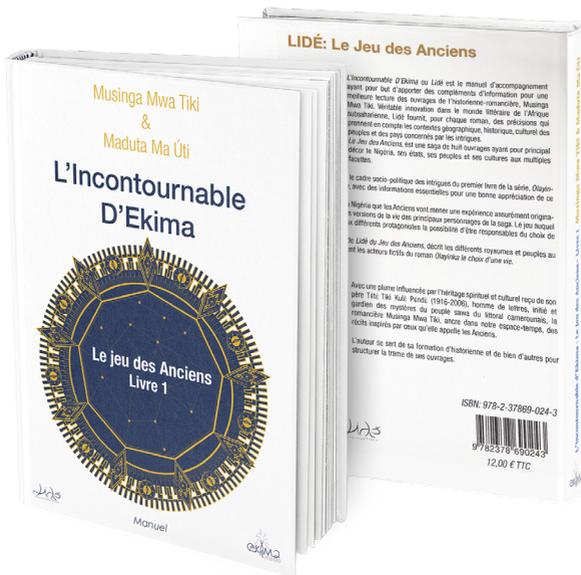
La Guerre des Hommes, comme tous les ouvrages de la collection NCP (Nubi, Conquêtes et Passions), se déroule dans Tiga, notre Terre et plus particulièrement en Kédura, l'Afrique.

Le désert du Sahara offre aux différents personnages, ses paysages fascinants, mais rarement hospitaliers, des champs de bataille, mais aussi des oasis autour desquelles la vie s'est organisée pour certains peuples mentionnés, depuis plusieurs siècles.



Extrait :

Trois grandes civilisations avaient été entièrement détruites, ramenant les survivants de ces cataclysmes à un âge technologique reculé. L'eau, la glace et le feu avaient laminé, détruit, déplacé des monuments pesant des centaines de milliers de tonnes d'est en ouest et du Nord vers le Sud. Ces visions apocalyptiques avaient atteint leur point culminant avec l'inversion brutale des pôles et une tectonique des plaques amorçant l'émergence des blocs continentaux et d'îles flottantes.



Extrait :

Manuel de références pour ces huit ouvrages répartis dans trois principales collections, ce premier volume de Lidé de *Le Jeu des Anciens* regroupe les informations spécifiques qui expliquent, clarifient et précisent un certain nombre de paramètres pris en compte tout au long des intrigues. Depuis *Olayinka, le choix d'une vie* jusqu'au dernier tome de cette saga, l'introduction de données nouvelles relie constamment ces histoires d'*Ici* à l'*Ailleurs*, déjà mentionné dans Lidé de *L'univers de NuBi*.

Musinga Mwa Tiki

Le Pays des Mirages

Korhogo, la légende du Guérisseur

Livre 1



1960 : l'Afrique francophone connaît une vague d'indépendances *programmées*. Les *Émancipés* de Kédura n'ont alors qu'un souci : découvrir les joies d'une autonomie si longtemps désirée et pour les plus engagés, participer à la construction de leurs pays. C'est le souhait d'Emmanuel Alexandre Ange Dagaré, personnage principal de cette saga qui commence sur les terres hautes de Korhogo. Fils du *Rebelle de Gagnoa*, farouche opposant aux règnes colonial et postcolonial, Dagaré a été contraint de renier l'héritage politique de son père pour pouvoir s'instruire et survivre.

Il n'a alors qu'une ambition : réussir sans avoir recours à l'*ascenseur politique* offert aux cadres formés à l'école française. Malheureusement il devra assumer les conséquences funestes du legs indésirable paternel. Et tandis qu'il se bat pour l'honneur de sa famille, il est loin de soupçonner que *La Légende du Guérisseur* découverte à Korhogo pèsera elle aussi lourdement sur sa vie aux côtés de l'élue de son cœur.



Musinga Mwa Tiki est historienne et romancière. Après le Sénégal et la France dans *Peintures en esquisses*, Le Sahara avec le Mali, le Niger et la Mauritanie, dans le volume 1 de *L'Honneur des Morts : La Guerre des Hommes*, le Nigéria et la Grande - Bretagne dans le livre 1 de *Le Jeu des Anciens : Olayinka, le choix d'une vie*, l'auteur nous emmène en Côte d'Ivoire qualifiée de *Pays des Mirages* par le personnage principal du présent ouvrage. La Saga *Le pays des mirages* est composée de sept partitions. *Korhogo, la Légende du Guérisseur* en est la première.